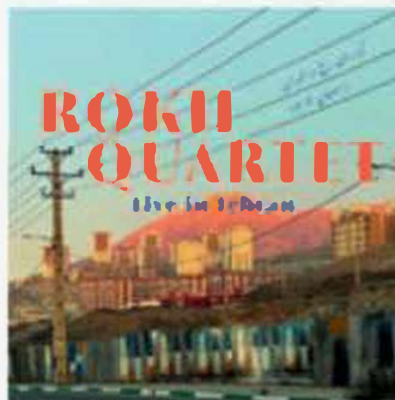


Rokh Quartet

Bostântchi / Live in Tehran

Horan Sounds



Rokh Quartet started out in 2021 with the aim of “bringing to life the multifaceted essence of Persian classical music, weaving its intricate influences and expressions into original compositions and innovative arrangements.” *Rokh* means face and “evokes the mythical bird of Persian and Indian folklore, a symbol of grandeur and transcendence that reflects the ensemble’s artistic vision.” The group now have two releases – a debut studio album and an EP recorded live – to show how well they have succeeded. Their music may be

influenced by ancient classical styles and Sufi poetry, but there is nothing staid or formal in Rokh Quartet's approach, for this is a classy and adventurous band. There are two women and two men in the line-up, which features *oud*, *tar* and *kamancheh*, along with vocals and percussion from Hossein Rad. The songs and instrumentals on the album switch between solo passages and intricate interplay, from the delicacy of 'Le Matin' to the rousing chorus and percussion of 'Pendâr'. The EP *Live in Tehran* was recorded later, with the new tar player of the quartet, Sanaz

Sattarzadeh, and the oud work now shared between two other impressive women, Yasamin Shahhosseini and Ava Arehsazan. Playing live, they show even more energy and attack – compare the two versions of 'Bostântchi', on which they provide new arrangements for poetry by the 14th-century Sufi mystic poet, Hafez, or kamancheh player Sina Danesh's sturdy, energetic setting for the poetry of an even earlier Persian hero, Rumi. Well worth checking out.

ROBIN DENSELOW

TRACK TO TRY *Bostântchi (Live)*
from *Live in Tehran*

Accueil > Culture > A Fribourg, un parfum d’Orient au Festival de musique sacrée

CONCERT ABONNÉ

A Fribourg, un parfum d’Orient au Festival de musique sacrée



Avec son répertoire de musique classique persane, le quatuor Rokhs magnétisait l’église du Collège Saint-Michel mardi soir au FIMS. Rencontre avec ce répertoire aux textes plus brûlants qu’ils n’y paraissent, et avec ceux qui se le réapproprient



Debout: Yasamin Shahhosseini, oud; Hossein Rad, chant, «dâyereh», tombak. Assis: Sogol Mirzaei, târ; Sina Danesh, «kamancheh». crédit photo @Alicia Mendy — © Quatuor Rokhs

Juliette De Banas Gardonne

Publié jeudi 7 juillet 2022 à 16:20
Modifié mercredi 13 juillet 2022 à 15:20



Les doigts d’Hossein Rad ricochent sur le *dâyereh*, ce tambour typique du Moyen-Orient. Aussi fin qu’un fil de soie, le rythme est lancé. L’oud puis le târ, cette sorte de luth dont la caisse de résonance ressemble à un double cœur, et le *kamancheh*, vièle à pique, emblématique de la musique orientale, distillent successivement leurs sonorités et racontent en pointillé cette grande tradition musicale classique iranienne.

Une tradition qui repose sur le radif, un corpus musical qui rassemble 250 séquences mélodiques, appelées *gusheh*, organisées en cycles. Transmis oralement de maître à disciple, le radif incarne «le mariage de l’esthétique avec la philosophie de la culture musicale persane».

Réinterprétation de la tradition

Pourtant, Hossein Rad et Sogol Mirzaei sont formels: le quatuor Rokhs s’est fixé l’objectif d’interpréter les pièces du répertoire classique avec une grande liberté. Nés à Téhéran, les deux fondateurs du quatuor ont rejoint l’Europe il y a plusieurs années. C’est aux Ateliers d’ethnomusicologie de Genève (ADEM) qu’ils se rencontrent. «Un coup de foudre artistique», nous précisent-ils, avant de poursuivre. «Jouer notre répertoire décontextualisé de son environnement initial permet de se libérer du poids du conservatisme habituel qui existe au sein de toutes les traditions. Nous portons un regard global sur notre musique qui s’enrichit de toutes les cultures appartenant à ce qu’on nomme «le monde iranien» ainsi que ses voisins historiques, précise la joueuse de târ, Sogol Mirzaei. Nous ne prétendons pas pour autant faire une révolution: nous ne sommes pas les premiers à faire ça, mais nous cherchons à trouver notre chemin, à créer notre propre accent, notre langage.» Rokhs signifie d’ailleurs «visages» au pluriel, une pluralité essentielle pour ces musiciens qui revendiquent cette émancipation face à la tradition.

Erotisme mystique

A Fribourg, dans la grande église rococo du Collège Saint-Michel, les membres du quatuor Rohks ont les yeux fermés. Ils investissent la musique en profondeur sans démonstration ostentatoire. Paraît-il que la dignité de ce répertoire exclut les éclats: le niveau sonore moyen, relativement constant, et les nuances discrètes sont toujours très graduelles. Une grande sérénité se dégage des répétitions musicales dans cette musique essentiellement monodique. La voix de baryton d’Hossein Rad s’élève subrepticement. D’abord comme un murmure, une psalmodie dont le mélisme sinueux fait entre des chromatismes minuscules, sa bouche ne semble presque pas bouger.

On est alors comme hypnotisé par ce chant qui dévoile tout l’érotisme du texte de Bâbâ Tâher, poète soufi du XIe siècle: «Tu es celle aux lèvres sucrées, à la chair d’une blancheur de jasmin, et moi celui dont la chair prend feu, le regard mouillé de larmes.» L’expression du chanteur ne suggère aucunement les ardeurs du texte. «Il y a des thématiques emblématiques dans ce type de poésie: le vin, la bien-aimée, de la passion, nous dira le chanteur. A partir du XVe siècle, lorsqu’un certain conservatisme s’installe en Iran, l’interprétation de ces textes se fera de façon mystique. Ainsi durant mes études au conservatoire de Téhéran, on nous expliquait que le vin représentait le vin divin, la bien-aimée et l’amour signifiaient l’amour de dieu... alors que les textes sont explicitement profanes avec une dimension érotique.»

Sous les représentations du Christ en croix de Saint-Michel, on médite encore un instant sur le poème d’Hâfez, «le jardinier doit apprendre à aimer les épines de la séparation, s’il désire, comme l’oiseau chanteur, la compagnie des roses». De la couronne d’épines aux piquants de l’amour, sacré et profane se trouvent réunis le temps d’un concert.



Suivez toute l'actualité du Temps sur les réseaux sociaux

FACEBOOK TWITTER INSTAGRAM LINKEDIN YOUTUBE TIKTOK

 Vos newsletters

Inscrivez-vous et recevez les newsletters de votre

choix. **Voir la liste.**



Gut aufeinander abgestimmt

Das Rokhs Quartett bringt beim Klangkosmos die Musikgeschichte des Iran mit

VON MARKUS LIESEGANG

Hamm – 5000 Kilometer sind es von Hamm bis Teheran. Von dort reisten Kamantsche-Spieler Sina Danesh und Oud-Spielerin Ava Aresazan am Freitag direkt nach Deutschland. Einen nicht ganz so langen Weg hatten die Rokhs-Mitspieler Sogol Mirzaei (Târ), die aus Paris kam, und Hossein Rad (Gesang und Perkussion/Genf). „Sie sehen sich also selten“, erklärte Kulturamts-Mitarbeiterin Heike Bednarz den 150 Zuhörern. Geschweige denn, dass sie regelmäßig gemeinsam proben würden. Bei dem Renommee der Musiker reicht aber eine stabile Internetverbindung.

Der Dienstagabend im Kulturbahnhof begann trotzdem schleppend: Das Quartett brauchte fünf Minuten, um die Instrumente vor den ersten Takten zu stimmen. Ein Vorgang, den die vier zweimal wiederholten. Erst beim letzten Mal erklärte Rad den



Erst stimmen, dann verzaubern: Sogol Mirzaei (von links), Sina Danesh, Hossein Rad und Ava Aresazan entführten die Zuhörer in eine andere Welt.

FOTO: MARKUS LIESEGANG

Hintergrund: Einzelne Saiten müssten tonal abgeglichen werden. Dass es darauf ankommt, war klar hörbar. Die an sich „einfachen“ Melodiesätze spielte Rokhs meist mehrstimmig. Am Nachstimmen litt aber der Fluss. Gerade hatte man die Augen geschlossen, sich reingehört in den, doch weit von heimi-

schen Ohren entfernten Klang der exotischen Instrumente und die orientalischen Rhythmen aufgenommen, dann kam der Bruch.

Das Konzert sei quasi zweigeteilt, erklärte Rad zudem, zum einen würden sie eigene Kompositionen und persische Klassik spielen, „so wie die europäische Barock- oder

mittelalterliche Musik aufgebaut“. Textlich wären es Liebeslieder. Leidenschaftlich wie ein Minnesänger im letzten Stück des Abends gar pathetisch, dramatisch intonierte der Bandgründer das virtuos gespielte Liedgut.

Der sirrende Klang von Mirzaeis Târ entführte weiter gen Osten, Danesh spielte

„ Sie sehen sich also selten.

Heike Bednarz
Kulturamt – zu den unterschiedlichen Wohnorten der musikalischen Protagonisten

den Frequenzumfang seiner Kamantsche von Cello bis Geige voll aus, Aresazan und Rad bildeten zum einen die Rhythmus-Sektion, die junge Frau nutzte die elfsaitige Oud aber auch zum solistischen Duett mit Mirzaei und die eine Basssaite zum rockigen Intro in eine moderne Eigenkomposition.

Rads einschmeichelnde Stimme übernahm die Melodieführung. Die Musik des Quartetts war vielfältig. Die Übersetzung von Rokhs lautet Gesichter. Die vielen Facetten der großen Kulturgeschichte des Iran musikalisch darzustellen, das gelang den Musikern ganz im Sinne der Intention des Klangkosmos



Das Rokhs Quartett war in der Reihe „Klangkosmos Weltmusik“ am Montag im Gütersloher Theater zu Gast. Das Publikum zeigte sich beeindruckt von den Klängen der persischen Musik. Foto: Daub

Faszinierende Klänge aus dem Iran

Von GERD DAUB-DIECKHOFF

Gütersloh (gl). In die klassische persische Musik hat am Montagabend das Rokhs Quartett entführt: Vier junge Iraner erfuhren am frühen Abend, dass sich das Gütersloher Publikum für ein einfallsreiches Spiel auf ungewöhnlichen, teils unbekannten Instrumenten wie Stachelgeige und Langhalslaute beeindruckten ließ. Alle Vier spielten und sangen mit geschlossenen Augen.

Die feinen, verschiedenartigen Facetten der persischen Musik fanden im fast vollbesetzten Theatersaal geneigte Ohren. „Gesichter“, wie die deutsche Übersetzung von Rokhs lautet, erweiterten den musikalischen Klanghorizont. Das Quartett nahm im März vor einem Jahr

sein erstes Album im Rahmen einer Künstlerresidenz in Frankreich auf.

Sogol Mirzaei, eine erfahrene Repräsentantin der klassischen iranischen Musik, wurde am Teheraner Konservatorium ausgebildet. Seit 2006 ist sie Wahl-Pariserin. Dort hat sie vor drei Jahren mit dem Sänger und Percussionisten Hossein Rad, der in Genf lebt, „Rokhs“ gegründet. Zwei außergewöhnliche Talente, die Oud-Spielerin Ava Aresazan, und der Instrumentalist Sina Danesh, der herrlich die viersaitige Kamanche (Stachelgeige) bediente, erweitern das hochvirtuose Duo zum Vierer-Gespann.

Zielsetzung ist es, jedem ihrer Instrumente einen neuen Weg auf der Suche nach Einzigartigkeit zu öffnen, während zeitgleich die Schaffung der gemeinsamen mu-

sikalischen Sprache zielführend stattfindet.

Wie die Zuhörer einem Beizettel entnehmen konnten – die Spieler sprechen kein Deutsch –, ist dem Quartett die „Sprache der Vögel“ zum Vorbild geworden, die wiederum Farid al-Din Attar, einem persischen Sufi-Poet aus dem 12. Jahrhundert, zugeschrieben wird. Der Dichter zählt zu den Mystikern des Islam, Ursprünge des Sufismus gehen auf den Propheten Mohammed und seine Getreuen zurück.

Auf ihrer, immer wieder zwischen den Vorträgen neu eingestimmten und gezupft gespielten Langhalslaute (die Tar), erreichte Sogol Mirzaei eine kongeniale Übereinkunft mit Sina Danesh, der zärtlich seine Fidel mit rundbauchigem Resonanzkörper und langem, dünnem Hals oberhalb

des linken Knies hielt – eine traditionell bestimmte Maßnahme.

Die Öffnung des uralten Saiten-instruments ist mit Fischhaut bespannt, was eine feine, warme Klangfarbe bewirkt. Die Pferdehaare des Bogens werden während des Spiels mit den Fingern gespannt. Mit seinen Dayereh und Tombaks, zwei Rahmentrommeln, begleitete Hossein Rad, Hauptsänger der Vier, mit hellem Sopran. Ava Aresazan hatte ihre Oud fest im Griff, sie untermalte sichtlich gefühlsbetont mit Solis im Wechsel mit den anderen Spielern. Ihr Saiteninstrument wird auch „arabische Laute“ genannt und als Vorläufer der modernen Gitarre bezeichnet.

Am Ende der einstündigen Vorstellung spendeten die Zuhörer einen verdient reichhaltigen Beifall.